

LA ROBE

FANTAISIE

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas des pauvres, plus long que des ripailles de soupeurs ; car, dispersée pour le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune—et l'on mange lentement, pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamins, les voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée—une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et longuement, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu une peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez !... Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau—peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois le mariage. Frédéric l'a désiré ainsi, à la fin de décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclos, tout chaud... Elle veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, quoiqu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache.

...L'aiguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baisse. Dans ce silence, Gertrude entend son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciance vie de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vu toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue endormie, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre l'horizon nouveau, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret... C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux épousés, les yeux agrandis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains : "Je vous bénis mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coudé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez Mme de Lignières..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal, comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrains de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus

ravissant..." Oh ! l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes... les premiers pas...

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

Et puis...

...Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin, où l'endeuilement de vos crêpes.

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demande son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses—et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe presque éteinte met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

AUX OUVRIERS

DE L'INEGALITE DES CONDITIONS

Un brave homme réclamait fortement l'application de la noble ÉGALITÉ.

Son ami lui dit un soir, en dinant :

"Célestin, pourquoi, toi qui as deux filles, en as-tu une blonde, douce, aimable, chanteuse agréable, mais un peu timide et incéscie, et l'autre brune, ardente, habile au travail, mais sévère et décidée quoique véritablement bonne. Toi qui aimes tant l'égalité, pourquoi ne leur as-tu pas donné la même nature, le même caractère, les mêmes talents, les mêmes qualités ? Fais donc chez toi ce que tu réclames de la société et quand tu seras arrivé toi-même à cet idéal, tu te montreras généreux en communiquant ton secret ; encore te répondra-t-on peut-être que, chez toi, il n'y a que de bonnes et honorables natures, tandis qu'une société doit prendre les bons et les mauvais dans lesquels il faut comprendre : les paresseux, les gourmands, les envieux, les joueurs et les vicieux, sans compter les méchants."

En 1848, on persuada au peuple que rien n'était plus juste que l'égalité des salaires.

Tout d'abord, l'illusion était séduisante, pour beaucoup elle semblait répondre à une idée de justice.

Mais cette théorie est plus difficile à appliquer qu'à concevoir.

De deux ouvriers, ayant reçu la même paye, si l'un en rentrant chez lui, doit embrasser cinq enfants et l'autre un seulement, le salaire égal aura-t-il la même valeur pour les deux ?

Pensez-vous aussi que les ouvriers habiles, intelligents, travaillant de la tête, en même temps, que des bras, se seraient accommodés longtemps de recevoir le même salaire que leurs collègues nonchalants et irréflichs ?

Si l'on peut amuser les travailleurs réunis, pendant une soirée, dans un club, en critiquant leur patrons et en exaltant le prolétariat, il ne sont pas longs à se ressaisir dès que leur paye vient à diminuer.

Nous n'aimons tant l'égalité, que parce qu'elle nous permet de cacher un sentiment d'envie ; car nous ne l'aimons qu'avec ceux que nous croyons plus heureux et non avec ceux que la nature ou les circonstances ont le moins favorisés.

Le régiment est l'institution qui représente le mieux l'Égalité.

Les hommes y portent le même costume ; ils y ont la même nourriture, une même chambrée, une même discipline, on pourrait dire un même mouvement, puisqu'un seul commandement en fait agir trois mille spontanément.

Mais, il y a un mais : le chef qui donne ce commandement à d'autres chefs, qui le transmettent aux sergents, sort, ainsi que ceux qui l'ont répété, de l'égalité avec ceux qui l'ont exécuté.

Ce régiment ne pourra faire de grandes et belles manœuvres qu'autant que chaque soldat ne se croira pas l'égal de celui qui dirige.

Une chose est nécessaire pour que chacun de ces hommes soit content de son sort, c'est que les chefs aiment leurs soldats, qu'ils se sentent responsables de leur vie et de leur nécessaire et que les hommes, ainsi guidés, comprennent qu'ils doivent correspondre, par leur obéissance, à ceux qui sont chargés de leur direction.

Mais, me direz-vous, vous posez là un idéal ; la pratique ne donne pas toujours ces résultats.

Je le veux bien, mais dites-moi, quelle institution n'est pas basée sur un idéal ? et fussiez-vous chargé de quelque chose, pensez-vous que vous pourriez en réaliser l'accomplissement à la satisfaction de tous ?

L'image de ce régiment est celle de la société.

Si l'idéal n'y peut être entièrement obtenu, malgré la discipline qui va jusqu'à la peine de mort, qu'y a-t-il d'étonnant que la société ne puisse le donner ?

Est-ce à dire qu'au lieu de chercher à l'améliorer, il faille détruire son organisation imparfaite pour la remplacer par des utopies ou des rêves ?

Le mieux ne s'obtient que sagement et lentement.

L'homme intelligent sait qu'on n'améliore une société qu'en se perfectionnant soi-même, individu, et que c'est l'ensemble de ces individualités améliorées qui produit un honnête et bon état social.

Les utopistes seuls croient que la société entière va se changer d'un coup pour leur être agréable et adopter leur système.

Combien de gens honnêtes, mais irréflichs, seraient vivement désabusés de la position qu'ils envient, s'ils en étudiaient les difficultés !

Prenez, par exemple, quarante terrassiers et dites-leur :

Voilà assez longtemps que vous supportez les ardeurs du soleil ou recevez la pluie qui rend la terre plus dure ou plus lourde—à votre tour il vous faut devenir ingénieurs ou architectes.

Venez au chaud, dans une chambrette, prenez ces livres ; pendant six ans vous vous appliquerez sans relâche à comprendre des théorèmes, à résoudre des équations, à dessiner des plans et, après vingt examens sérieux, vous vous présenterez pour subir le dernier, par lequel vous pourrez réussir.

Dix-neuf ou vingt diraient au bout de quelques semaines : "Reprenez vos livres, donnez-nous nos pelles et nos pioches avec un litre à chaque repas".

Au lieu de vous adresser à des terrassiers, dites à vingt cuisiniers de ne plus dépouiller les lapins, de ne plus tuer les poulets, mais d'étudier pendant dix ans le moyen d'opérer les humains ou de les soigner dans le silence, vous verrez qu'ils redemanderont leurs casseroles, pourvu que vous n'oubliez pas le vin blanc.

Les cochers diraient : "Rendez-moi Cocotte et passez-moi l'Intransigeant" plutôt que de consentir à étudier dix ans pour entrer à l'École Normale.

Oui, me direz-vous, mais si vous les aviez pris dans leur jeunesse, vous auriez pu être surpris ?

C'est possible ; cependant l'expérience nous montre que, dès la classe, il n'y a que quelques élèves qui soient travailleurs, intelligents, assidus, tandis que la plupart n'apprennent leurs leçons que dans la crainte d'être punis.

Ce qui peut rendre les hommes heureux, ce n'est pas l'Égalité, mais le bien-être pour chacun dans la position qu'il occupe.

Pour le père de famille, surtout, un travail suffisamment rétribué lui permettant d'élever convenablement sa famille et de faire quelques économies.

Faut-il le dire, presque toujours, quand les ouvriers s'occupent d'améliorer leur condition, ils oublient l'ouvrier modeste et ne parlent constamment que de l'ouvrier intelligent, habile ; ils n'osent pas dire envieux.

Il semble que le moins doué, quoiqu'honnête et travailleur, n'ait pas, ainsi que ses enfants, un estomac à nourrir ; ce qui presse, c'est que la vanité et les plaisirs de ceux qui sont, ou se disent capables, soient satisfaits.

En réalité, l'inégalité des conditions est chose fatale parce que, quoi qu'on fasse, les hommes n'auront jamais tous la même intelligence, les mêmes talents, le même ordre, la même sobriété, et qu'en donnant à